

«La presse papier peut être le lieu d'une sin

JOURNALISME Ancien directeur du «Monde», Eric Fottorino retrace l'épopée éditoriale qu'il a lancée au mois d'avril 2014. Paroles d'un bourlingueur obstiné qui s'inquiète de la mainmise de certains milliardaires sur les médias

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEMIDOFF
X @alexandredmff

Le journal de ses rêves, c'est-à-dire de ses humanités. Eric Fottorino, 63 ans, a l'air doux d'un médecin de campagne, mais il faut se méfier. Cet homme pudique a des élans qui bouleversent la vie de ses lecteurs. Enquête lumineuse – et en vers libres – sur les traces de sa sœur disparue, *Mon Enfant, ma sœur* (Gallimard) marque. Comme, dans un autre registre, le 1, cet hebdomadaire singulier lancé avec son ami Laurent Greilsamer – décédé l'automne passé – Nathalie Thiriez et le financier Henry Hermand.

L'histoire de ce 1, ce journal en format A4 qui se déplie en alcôves multiples, Eric Fottorino la raconte en marge d'un entretien public à la Société de lecture à Genève. Avec son équipe de 25 personnes – dont six journalistes – son tirage à plus de 30 000 exemplaires, ses numéros qui fouillent un sujet souvent brûlant – sollicitant pour cela des écrivains, des économistes, des historiens, des chercheurs etc. – le 1 est en soi un roman inspirant.

Les lecteurs ont répondu à son appel. A preuve, il fête ce mois d'avril ses 10 ans. Son groupe de presse – qui comprend deux trimestriels, *Zadig* et *Légende* – représente un chiffre d'affaires annuel de 5 millions d'euros. Il est modeste, mais vigoureux. A l'image de son fondateur, Eric Fottorino, ce cycliste acharné, avaleur de cols et ancien directeur du *Monde*.

Quand vous lancez le «1», quelle était votre ambition? J'avais passé vingt-cinq ans au *Monde* où, comme responsable, j'avais mis en place une double rédaction: celle du print et celle du Monde.fr. Je voyais comment le numérique allait bousculer notre modèle. Mais je sentais aussi que le lecteur pouvait avoir besoin d'approfondir un sujet, d'échapper au flot de l'info. Nous voulions créer un hebdomadaire qui, chaque semaine, développerait un thème fort de l'actualité, dans tous les domaines.

D'où vient l'idée d'un journal dépliant? On dit que la forme, c'est le fond qui remonte à la surface. C'est cette expérience que nous voulions proposer au lecteur: le 1, c'est trois scènes en une seule. Un format A4 pour la poésie, les chroniques, les textes littéraires, un format tabloïd pour

Invité de la Société de lecture, Eric Fottorino fête ce mois les 10 ans du «1», hebdomadaire beau et singulier qui déploie un sujet unique en multipliant les prismes – journalistique, littéraire, économique ou historique. GENÈVE, 24 MARS 2024/DAVID WAGNIERES POUR LE TEMPS

INTERVIEW

les grands entretiens, les repères dessinés, un poster enfin pour aller plus loin. Le tout, sans publicité.

Pourquoi? Je ne suis pas contre la publicité en soi, mais ce refus est pour le lecteur un marqueur d'indépendance. Cela permet en outre de créer non plus un journal, mais un objet de presse que l'on peut garder une fois qu'on l'a lu. Beaucoup de nos lecteurs collectionnent le 1!

Est-ce économiquement viable? Nous visions l'équilibre le plus vite possible. Nous y sommes parvenus au bout du troi-

sième exercice. Au départ, nous avons bénéficié du soutien d'un financier, Henry Hermand, décédé deux ans après le lancement du 1. Après son décès, il a fallu voler de nos propres ailes. Nous y sommes parvenus. Mais il y a un mois, j'ai annoncé que les 40% que détenait la famille d'Henry Hermand avaient été repris par François Pinault [homme d'affaires et fondateur du groupe Kering, ndr]. Ses objectifs sont clairs: conserver l'indépendance du 1.

Qui sont vos lecteurs? Nous vendons chaque semaine plus de 30 000 exem-

plaires, dont 20 000 sur abonnement. En kiosque, nous en diffusons entre 10 000 et 12 000. On a beaucoup de jeunes de moins de 20 ans qui utilisent le 1 pour leurs cours. Certains le fichent pour préparer leurs examens, leurs concours. C'est le plus bel hommage qu'on peut nous faire!

Ambitionnez-vous de croître? Jusqu'à il y a peu, nos moyens étaient modestes et notre ambition était de résister, ce qui ne nous a pas empêchés, certaines années, de dégager 200 000 euros de bénéfices. Mais avec la guerre en Ukraine et l'explo-

sion du prix du papier, l'année 2023 a été plus difficile. L'arrivée de François Pinault va nous aider à relancer un projet éditorial qui a déjà 10 ans. Et à nous doter d'outils plus puissants, notamment pour le réabonnement. Avec 2000-3000 abonnements de plus, nous pourrions être sereins. Nous n'en sommes pas loin!

Vincent Bolloré est propriétaire de grands médias comme Europe 1, Canal Plus, Le «Journal du Dimanche». Rodolphe Saadé vient de racheter BMFTV et RMC. Il y a quelques jours, il a suspendu le directeur de la rédaction du journal «La Provence», à la

EN BREF

Le yodel, candidat au patrimoine de l'Unesco

Chant caractéristique et emblématique en Suisse, le yodel pourrait être inscrit sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. La candidature a été déposée et devrait être évaluée par l'Unesco fin 2025. Le yodel est un chant qui alterne entre les registres vocaux de la voix de poitrine et de la voix de tête, écrit l'Office fédéral de la culture dans un communiqué hier. Alors que le yodel «naturel» est fait uniquement de mélodies sans textes, le yodel «chanté» est composé de couplets avec des paroles et d'un refrain yodlé sans paroles. Pratique très répandue en Suisse alémanique, le yodel bénéficie d'une popularité qui ne se dément pas. La tradition est transmise de manière très diverse: au sein des familles et des clubs de yodel, des écoles, ou tout simplement entre chanteuses et chanteurs. Ce chant est par contre un peu plus exotique en Suisse romande, où il est surnommé la «youtse». ATS

Le Jura pleure, Neuchâtel rit

SCÈNES Robert Sandoz quitte le Théâtre du Jura, lieu emblématique qu'il a inauguré en octobre 2021, pour reprendre les rênes du Théâtre du Passage. Le Conseil de fondation delémontain dit «ses regrets»

MARIE-PIERRE GENECAND

En juillet 2002, Robert Sandoz a orchestré, au Théâtre du Passage, une opération qui restera comme un des grands moments de la vie théâtrale romande: la mise en scène intégrale, d'une durée de vingt-quatre heures, de *La Servante* d'Olivier Py. On était une poignée à l'arrivée, mais une poignée ravie d'avoir traversé cette épopée.

Vingt-trois ans plus tard, à la suite d'une mise au concours qu'il a remportée, le même Robert Sandoz reprend les rênes de l'institution neuchâteloise fondée et dirigée depuis son inauguration, en novembre 2000, par Robert Bouvier. Une jolie succession, donc, si ce n'est cette ombre au tableau: pour rejoindre ce lieu doté

de deux salles de 541 et 118 places où le texte côtoie la danse, l'humour, l'opéra et la chanson, Robert Sandoz doit quitter le Théâtre du Jura, à Delémont, après seulement cinq ans de direction.

Un crève-cœur pour le concerné et pour le Conseil de fondation qui, par deux fois, dit «ses regrets» dans le communiqué.

Une grande maturité scénique

On comprend la tristesse des Juras-siens. Robert Sandoz, fringant metteur en scène qui, dans chacune de ses propositions, marie à merveille tous les arts du plateau (texte, musique, décor et costumes, une fête!) a excellé à la tête de ce lieu tant attendu par le Jura. Car, oui, si le benjamin des cantons suisses a été le premier à proposer une maturité théâtrale, il a mis plus de trente ans, au bas mot, à construire une scène cantonale.

Inaugurée le 8 octobre 2021, cette embarcation qui comprend une salle de 444 places et une petite salle

modulable de 100 places a pris sa revanche, puisqu'elle a affiché régulièrement complet. Mieux, «près d'un tiers des spectateurs ont fait le déplacement de l'extérieur des frontières cantonales», salue le Conseil de fondation emmené par Geneviève Bugnon.

Un départ pour mieux concilier vie professionnelle et vie privée

De plus, grâce au programme de médiation, près de 3600 élèves et écoliers des trois districts (Delémont, Franches-Montagnes et Porrentruy) ont pu se familiariser avec les arts de la scène, note encore le Conseil. Carton plein, donc, pour Robert Sandoz, à la direction de ce lieu qui a coûté 27 millions de francs pour sa

construction, dont 14 millions alloués par le canton. Pourquoi partir alors et quitter tant de bonheur? Pour de simples raisons pratiques. Vivant à Neuchâtel, l'intéressé pourra ainsi mieux concilier vie professionnelle et vie privée. Triste, mais pas inactif, le Conseil de fondation du Théâtre du Jura annonce que le poste de direction «sera mis au concours très prochainement».

«Poursuivre le travail de Robert Bouvier»

A Neuchâtel, à l'inverse, on se réjouit. Le comité de direction du Syndicat intercommunal du Théâtre régional de Neuchâtel (SITRN), présidé par le conseiller communal de la ville de Neuchâtel, Thomas Facchinetti, s'est prononcé à l'unanimité en faveur de «cette candidature de très grande qualité, qui permettra de poursuivre le remarquable travail entrepris ces dernières années par Robert Bouvier, tout en insufflant une énergie nouvelle et une vision novatrice à l'institution». ■

gularité»



suite de la publication en une d'une photo qui lui a déplu. Cette concentration ne fait-elle pas courir un danger à la liberté de la presse? Ces prises de contrôle sont dangereuses pour les rédactions. Mais je ne crois pas que l'arrivée de milliardaires dans le capital d'un journal soit répréhensible en soi. Elle signe plutôt l'échec d'un modèle économique et médiatique qui ne peut plus assumer ses investissements. Ce qui repose la question: est-ce que l'information est payée à son juste prix?

Que vous inspire la réintégration du directeur de «La Provence», à la suite d'un mouvement

de grève de la rédaction? Une telle histoire laisse des traces. La prochaine fois, la rédaction en chef regardera à deux fois avant de faire un titre et une une qui pourraient indisposer l'actionnaire. C'est la fable du loup et du chien. Le loup est efflanqué. Il rencontre le chien bien gras qui lui dit que le maître est gentil. Il incite le loup à le rejoindre. Un jour, le loup se rend compte qu'au cou de son ami il y a une petite marque. Le chien finit par lui dire que, de temps en temps, on l'attache. Le problème dans ces médias sous contrôle, c'est moins la censure que l'autocensure des journalistes.

Croyez-vous encore à la presse papier? Oui. Je l'ai constaté ces dernières semaines. On fait un numéro spécial sur Robert Badinter et on l'a vendu à 40 000 exemplaires. On en a fait un autre sur l'univers du cinéaste Hayao Miyazaki, on l'a vendu à 60 000 exemplaires. Il y a de la place pour un papier inspirant, avec une forme audacieuse. Il y a toujours un espace pour la singularité. Le papier peut être le lieu d'une singularité.

Vous pourriez vous consacrer uniquement à vos livres, la presse vous accapare toujours pourtant. Qu'est-ce qui vous y attache? C'est un équilibre: comme écrivain, je raconte, souvent du moins, le destin des miens, mais comme citoyen, j'ai besoin de me sentir utile. J'aime être ce journaliste qui fait des ponts entre notre métier, la recherche, la littérature. Le 1 est ce carrefour où on peut lire un texte de l'écrivaine Leïla Slimani, découvrir un dessin de Catherine Meurisse et un entretien fleuve avec l'astronote Thomas Pesquet. Le journalisme est mon oxygène.

En 2006, personne n'imaginait que vous seriez le nouveau directeur du «Monde»... On ne m'avait pas vu venir. Je n'avais pas de charisme particulier, j'étais un ancien reporter qui écrivait des romans, même si je dirigeais le service reporters du Monde depuis 1998. Mais j'avais des intuitions sur l'importance du numérique, sur la nécessité d'ouvrir des espaces aux questions écologiques, en lançant les pages Planète, placées avant la section internationale, ce qui aux yeux de certains collègues était inadmissible. Nous avons lancé une nouvelle formule qui a très bien marché avec une augmentation de nos ventes de 12% en 2006. Quand j'ai été viré par les actionnaires, début 2011, j'ai reçu un mot de Robert Badinter. Il m'écrivait: «Cher Eric, au moment où vous quittez la dunette du Monde, je voulais vous remercier de m'avoir rendu mon journal.» Ça m'a bouleversé. Je me suis dit que beaucoup de gens avaient sans doute pensé ça.

Quel lien faites-vous entre le journaliste, l'écrivain et le cycliste que vous êtes? C'est l'effort. Il faut chaque jour tout recommencer. A vélo, si on ne s'entraîne pas, on devient mauvais. Pour l'écriture, c'est la même chose. ■

MAIS ENCORE

Les trésors du Templo Mayor de Mexico seront exposés à Paris

Plus de 500 objets, dont plusieurs offrandes trouvées dans les ruines du Templo Mayor de Mexico, seront exposés à partir de ce mercredi au Musée du Quai Branly à Paris. L'exposition *Mexica. Des dons et des dieux au Templo Mayor* présente «pour la première fois en Europe» les dernières découvertes des archéologues, selon un communiqué de presse. Certains de ces trésors seront révélés pour la première fois au public, au terme de près d'un demi-siècle de fouilles dans le monument emblématique du cœur de la capitale mexicaine. (AFP)

Une Beyoncé aux mille nuances de country

MUSIQUE Vendredi dernier, la pop star américaine dévoilait son huitième album, extrêmement attendu puisqu'il représente sa première incursion dans le genre. Un patchwork expérimental et brillant, qui a le mérite de poser cette question brûlante: à qui appartient la country d'aujourd'hui?

VIRGINIE NUSSBAUM
X @Virginie_nb

«Il y a énormément de discussions/Pendant que je chante ma chanson/Vous m'entendez?/J'ai dit: vous m'entendez?» Le refrain de *American Requiem*, tout premier titre de *Cowboy Carter*, résume parfaitement le brouhaha général. Sorti vendredi dernier, le huitième album de Beyoncé faisait déjà parler, et jaser, depuis plusieurs semaines. Depuis que la pop star a annoncé, le soir du dernier Super Bowl, son incursion dans la musique country. La pochette qui suivait ne laissait aucun doute: Beyoncé, juchée en amazone sur un étalon au galop, uniforme de cow-girl et regard fier. Comme pour dire: «Eh bien, si.»

Certes, Beyoncé, icône R'n'B de notre millénaire, n'est pas à sa première expérimentation hors de son royaume. *Renaissance* (2022), son dernier disque, la voyait flirter avec la disco et la house pour une grande fête clubbing. Tout ce que touche Queen Bee se changeant en or, l'album filait numéro un et la tournée amassait 580 millions de dollars, talonnant la stellaire Taylor Swift.

Mais la country est un terrain bien plus glissant que les *dance-floors*. Un far west où les places sont chères, même quand on est la pop star la plus couronnée des Grammy Awards et un phénomène culturel à part entière. En particulier si on est une femme, et une femme de couleur. Une leçon déjà retenue en 2016, lors de la performance de Beyoncé sur la scène des Country Music Association Awards aux côtés des mythiques Chicks (ex-Dixie Chicks) se soldait par un large *backlash*. «Ce projet est né d'une expérience que j'ai vécue il y a plusieurs années, au cours de laquelle je ne me suis pas sentie la bienvenue... Et il était très clair que je ne l'étais pas, notait d'ailleurs l'Américaine, à propos de *Cowboy Carter*, dans un post Instagram. Mais grâce à ça, j'ai plongé plus profondément dans l'histoire de la musique country et ai étudié nos riches archives musicales.»

«It's Dolly P.»

Avec ses 27 titres (!), ce huitième album se révèle finalement moins pur produit de Nashville que plongée expérimentale dans le genre. Si, en mêlant banjo et efficacité pop, le single *Texas Hold'em* jouait sciemment la citation, le reste est plus impressionniste. Bien sûr, il y a les évidences. Comme *Oh Louisiana*, mini-mash-up bluesy gonflé à l'hélium. L'omniprésence de la guitare sèche, le clin d'œil d'un harmonica ou d'une steel guitar, les récits hantés par la culture western. Ou cette impeccable reprise de *Jolene*, supplique de Dolly Parton envers sa rivale sortie en 1973 – ici réécrite pour passer du ton submissif à la mise en garde. «Hey Miss Honey B., it's Dolly P.», salue Parton en introduction.

Aux côtés des étoiles pop Miley Cyrus et Post Malone, d'autres artistes historiques s'invitent comme autant de cautions tradition – Willie Nelson, pour un duo acoustique ambiance feu de camp, ou une apparition de Linda Martell, l'une des premières femmes noires à chanter

la country. Beyoncé revient elle-même sur ses racines sudistes dans le poignant *American Requiem*, elle dont l'héritage créole se situe en Louisiane («Qu'est-ce qui pourrait être plus country que cela?»). Ailleurs, l'exploration se fait plus éclectique. Passé une reprise de *Blackbird* des Beatles, *Ya Ya* fait honneur à Nancy Sinatra comme aux Beach Boys, *Desert Eagle* surfe sur un beat funk, *Spaghettii* abat sans détour la carte rap tandis que *Riverdance* renoue avec les beats électroniques.

Envisagé comme le deuxième volet d'un cycle en trois temps (le titre des morceaux, comme *Alligator Tears* ou *Levi's Jeans*, le signale par ce double «i»), *Cowboy Carter* plonge la botte country dans la marmite de la sono mondiale. A l'arrivée, quelques morceaux dispensables et le risque de trop s'étaler? Surtout, la force déclamative de *16 Carriages*, l'envolée opératique de *Daughter* comme autant de preuves de ce que le génie Beyoncé inflexe les étiquettes, transforme et sublime. Ou comme l'a si bien formulé l'intéressée: «Ce n'est pas un album country. C'est un album de Beyoncé.» Peu importe l'étiquette: *Cowboy Carter* est une déclaration aussi artistique que politique. Parce qu'il aura fait frémir à large échelle, certains estimant que Beyoncé et western n'ont rien à faire dans la même phrase. De quoi jeter de l'huile sur un débat brûlant: à qui appartient la country d'aujourd'hui?

On associe collectivement le genre, né dans les années 1920, à une certaine Amérique. Blanche, rurale, républicaine. Une image qui remonte à presque un siècle, cristallisée par des artistes comme Jimmie Rodgers ou la Carter Family, et qui n'a jamais vraiment bougé depuis. Une institution qui a tendance à repousser celles et ceux qui ne rentrent pas dans le moule préétabli. On pense à Lil Nas X, artiste noir et queer accusé d'appropriation culturelle pour avoir joué le cow-boy dans son tube country-rap *Old Town Road* en 2018.

«Là où d'autres mouvements musicaux nés aux Etats-Unis ont embrassé la diversité pour mieux refléter ce qui se passe dans le pays, la country réfute ce discours», souligne Taylor Crumpton, autrice spécialisée dans la pop culture basée à Dallas. Pour une partie des fans, la country est devenue un symbole identitaire, renforcé par l'engagement politique d'artistes – comme Toby Keith, chanteur qui se produisait à l'investiture de Donald Trump en 2017. «La country s'est ouvertement alignée sur tout mouvement politique embrassant une position anti-immigrés, très «America First». Dans certains festivals country aux Etats-Unis, vous pourriez croiser un drapeau confédéré.»

Mais Taylor Crumpton le martèle dans un article pour le *Time Magazine*: «Le plus grand mensonge de la musique country a été de convaincre le monde qu'elle était blanche.» Depuis ses débuts, le genre a été façonné par des artistes de toutes origines, dont afro-américaine. «Et rappelons que le banjo lui-même a été importé aux Etats-Unis par des Africains réduits en esclavage dans les Caraïbes», glisse Taylor Crumpton.

D'autres figures jalonnent l'histoire de la country. Ray Charles, qui reprenait dans son album *Modern Sounds in Country and Western Music*, en 1962, des classiques country. Charley Pride, joueur de baseball aux nombreux tubes – l'un des rares Afro-Américains à accéder à la fameuse émission radio *Grand Ole Opry*, qui intronisait les talents de la country. Tout



«J'ai plongé dans l'histoire de la country et ai étudié nos riches archives musicales»

BEYONCÉ, POP STAR AMÉRICAINE

comme Linda Martell, dont le premier album *Color Me Country*, en 1970, rencontrera un immense succès – mais sera son dernier, sa carrière souffrant des insultes et discriminations, raciales comme économiques. Des pionniers noirs, mais aussi latinos souvent écartés, invisibilisés par la grande machine country. «L'industrie traditionnelle s'est attachée à préserver cette identité d'homme blanc depuis des décennies, à travers ses grandes associations et chaînes de radio. Les chiffres sont irréfutables: elles ont explicitement exclu l'accès aux femmes comme aux artistes de couleur», explique Jocelyn R. Neal, autrice de *Country Music. A Cultural and Stylistic History* (2013) et professeure à l'Université de Caroline du Nord. Un *whitewashing* pensé, dès le départ, par les labels pour satisfaire un public susceptible d'y adhérer. «Au fil du temps, on a fini par associer la country à la blancheur, à la classe ouvrière et au Sud rural mais à la base, ce message marketing a été élaboré par l'industrie. Ça s'est produit à tous les échelons. Exemple: *Grand Ole Opry* a déménagé dans un beau quartier dans les années 1970, en partie parce que le centre-ville de Nashville ne correspondait pas à l'image d'une jolie blancheur suburbaine.»

Plus déchirée que jamais

Sphère inhospitalière aux outsiders, obsédée par un passé fantasmé, la country n'a tout de même pas pu esquiver la modernité. En offrant un accès plus direct au public, les plateformes de streaming et les réseaux sociaux ont vu émerger ces dernières années des artistes hors case, comme les jeunes Tanner Adell et Britney Spencer, qui figurent toutes deux sur *Cowboy Carter*.

Même si les controverses ne sont jamais loin. L'an dernier, le clip de *Try That in a Small Town*, morceau du chanteur Jason Aldean, était accusé de promouvoir, de façon détournée, le racisme et même le lynchage – une intention dont il se défendra par la suite.

Reste que sur cette planète country plus déchirée que jamais entre tradition et ouverture, Beyoncé braque une lumière flamboyante... et révélatrice, estime Taylor Crumpton. «Les débats autour de *Cowboy Carter* poussent les gens à considérer ces barrières encore closes, et qui sont plus insidieuses qu'on ne le croit. Je pense que le but de cet album est de rappeler que les Noirs aussi sont la country. Qu'on ne peut pas les exclure de l'équation.» ■

Beyoncé, «Cowboy Carter» (Parkwood Entertainment/Columbia Records)

Maryse Condé, la plume des Antilles, s'est envolée

LITTÉRATURE Née en Guadeloupe, l'écrivaine s'était fait connaître par sa fresque «Ségou». Elle a abordé l'histoire de l'Afrique et de sa diaspora, l'héritage de l'esclavage et la question des identités noires

ATS

L'écrivaine française Maryse Condé est morte dans la nuit de lundi à mardi à l'âge de 90 ans, après une vie de combat pour sa liberté et d'exploration des identités antillaise et noires.

Voix reconnue de la littérature francophone, elle s'est éteinte dans son sommeil à l'hôpital d'Apt, dans le sud-est de la France, a indiqué à l'agence de presse AFP son mari, le Britannique Richard Philcox. Née à Pointe-à-Pitre le 11 février 1934, Maryse Condé a traité dans une trentaine de livres, principalement des fictions, l'histoire de l'Afrique et de sa diaspora, l'héritage de l'esclavage et les identités noires.

«J'ai toujours travaillé avec elle dans ses différentes maisons d'édition et j'étais profondément admiratif de son rayonnement, de son courage. Elle a donné l'envie à énormément d'écrivains de se lancer et de combattre avec elle», a déclaré à l'AFP son éditeur, Laurent Laffont.

Pour avoir vécu dans plusieurs pays d'Afrique (Côte d'Ivoire, Ghana, Guinée et Sénégal), Maryse Condé critiquait les limites du concept de «négritude» proposé par le Martiniquais Aimé Césaire et le Sénégalais Léopold Sédar Senghor.

«Il n'y a cependant aucune raison d'être fier d'appartenir à telle ou telle race. Je remets en question le fait que la Négritude perpétue la notion que tous les Noirs sont pareils. C'est une attitude totalement raciste héritée en fait des Blancs qui croient que tous les noirs se ressemblent», disait-elle dans un entretien avec la revue *Callaloo* en 1989. Ayant toujours eu le désir d'écrire, elle n'a pu s'y consacrer véritablement qu'à l'approche de la quarantaine. ■